Document généré le 12 oct. 2024 03:17

Ciné-Bulles

Ecce Homo

Laurence Anyways de Xavier Dolan, Québec–France, 2011, 160 min

Zoé Protat

Volume 30, numéro 3, été 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67089ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2012). Compte rendu de [*Ecce Homo* / *Laurence Anyways* de Xavier Dolan, Québec–France, 2011, 160 min]. *Ciné-Bulles*, *30*(3), 16–17.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ecce Homo

Photos : Shayne Laverdière

ZOÉ PROTAT

Xavier Dolan est un phénomène sur qui tout le monde a une opinion aussi arrêtée que passionnée. On s'est d'abord extasié devant **J'ai tué ma mère**, son autofinancement, sa franchise, son authenticité et même ses maladresses conquérantes. On a ensuite beaucoup glosé sur **Les Amours imaginaires**, ses campagnes de pub, son scénario jugé anémique, ses références esthétiques et son côté « œuvre de transition ». La table est maintenant mise pour une dissertation jusqu'à plus soif de **Laurence Anyways**, son sujet rentre-dedans, son budget conséquent, sa sélection/non-sélection à Cannes et, en guise d'avertissement aux âmes sensibles, sa durée (deux heures quarante, de quoi terrifier!).

Le troisième film de Xavier Dolan (et le premier dans lequel il ne s'est pas donné de rôle) est ainsi monumental dans tous les sens du terme. Hyperactif et proactif, le petit prodige affiche une productivité cinématographique que plusieurs lui envieront, et que d'autres critiqueront. Mais il y a encore plus tapageur : son ambition. Et elle prend aujourd'hui toute sa démesure. Le récit peut cependant se résumer en quelques lignes : Laurence Alia, professeur de littérature et poète, vit une passion avec la flamboyante Fred. À l'aube de ses 35 ans et des années 1990, c'est la révélation : il est et a toujours été une femme, et ne peut désormais plus exister dans ce corps masculin honni. Mais l'amour pour Fred est encore là, plus fort peut-être. Durant 10 ans, ces deux-là vont se séparer, se manquer, se retrouver, se battre, se faire souffrir, s'adorer… le tourbillon de la vie.

Certains prétendent que la transsexualité serait le dernier tabou. Mais le vrai sujet du film ne serait-il pas plutôt la réinvention de l'amour après la transformation du genre? Car si la thématique identitaire est encore présente chez Dolan, ce n'est pas le cas de la question homosexuelle. Laurence devenu femme aime toujours Fred et aura même une autre petite amie. De manière très provocante, le film creuse non pas l'orientation, mais bien la nature sexuelle. Une nature dont la découverte est un combat perpétuel : contre soi-même d'abord, puis contre les autres, la famille, la société, le quidam dans la rue… Et le changement de sexe est une entreprise de longue haleine dont l'aspect médical est ici totalement évacué. Tout au plus sera-t-il mentionné au détour d'une conversation que la prise d'hormones a débuté ou que la « grande opération » n'a pas encore eu lieu. À l'inverse, la question de l'allure extérieure (vêtements, maquillage, bijoux) occupe une place capitale. Certains se plaisent à qualifier Dolan de Pedro Almodovar du Québec. Relations familiales et rapport à la mère, jeux de l'apparence, goût certain pour le mélodrame et les toilettes pailletées, la filiation avec le maître espagnol est évidente. Plus homme-orchestre que jamais, Dolan signe les costumes de son film, proprement stupéfiants de créativité. Et ce n'est que l'un des aspects de la constante recherche esthétique de ses images.

Déjà dans **J'ai tué ma mère** et **Les Amours imaginaires**, on notait cette volonté de faire une œuvre d'art totale, à la fois cinématographique, sonore et picturale. **Laurence Anyways** va encore plus loin. Nageant à contre-courant du cinéma d'auteur québécois actuel, Dolan refuse la sobriété, le minimalisme, la souffrance silencieuse. Ses films sont au contraire une

exubérance de cris, de sons et de couleurs. Et si ses deux premiers efforts apparaissaient largement tributaires des années 1960 et de sa Nouvelle Vague, le troisième se rattache davantage au postmodernisme français des années 1980. Cette filiation, aussi bien esthétique que thématique, évoque irrésistiblement Leos Carax ou Jean-Jacques Beineix : les aplats de couleur, le formalisme et le raffinement précieux se joignent aux enjeux identitaires et générationnels, et surtout à la thématique de l'amour fou, hors norme, envers et contre la réalité, la société, les conventions, l'aliénation « normale ». Un cocktail détonnant qui provoque le mélange des genres et des tons, entre une émotion souvent distancée, à la limite de la théâtralité, et un humour féroce. Quant aux récurrences formelles (les fameux ralentis!), elles sont toujours présentes.

Maniérisme? Certes. La « patte » Dolan est ici exacerbée jusqu'au sublime — ou la torture, c'est selon. Le film propose des instantanés visuels saisissants, comme cette pluie de tissus colorés qui accueille Laurence et Fred dans le petit village de leurs retrouvailles. D'autres effets, déjà vus ailleurs, sont moins percutants. Quant à la musique, elle est convoquée de manière sensationnelle. Quatre décennies défilent à nos oreilles, des mélopées glacées de la *New Wave* (la scène de bal au son de *Fade to Grey* de Visage est d'ores et déjà d'anthologie) à la pop québécoise en passant par des sons alternatifs plus actuels. Cette musique mur à mur (mais combien plus inventive que chez, par exemple, un Jean-Marc Vallée qui donne davantage dans la répétition) rythme formidablement l'épopée de Laurence.

Évidemment, la longueur inhabituelle du film ne manquera pas de susciter les passions. Face à cette ampleur, le spectateur a deux options, qui ne sont d'ailleurs pas incompatibles : questionner ou accepter. Dolan aurait pu certes couper dans son torrent d'images afin d'offrir une œuvre plus resserrée, moins outrancière. Mais on peut aussi arguer que ces dimensions hors normes font intrinsèquement partie de l'objet. Palpiterait-il, « existerait »-il autant, réduit à la longueur normale d'une heure et demie? Il est permis d'en douter. Ce film épique, entier, est ainsi à prendre ou à laisser. Extrêmement innovateur et audacieux dans notre paysage cinématographique, il agit en porte-étendard de l'identité artistique d'un réalisateur qui ne se limite pas à son personnage de créateur hautain à la mèche rebelle. Excessif, *over the top*, passionnant et irritant, **Laurence Anyways** est tout ça, et bien plus encore.

Québec–France / 2011 / 160 min

Réal., scén. et mont. Xavier Dolan **Image** Yves Bélanger **Son** François Grenon, Sylvain Brassard et Olivier Goinard **Mus.** Noia **Prod.** Lyse Lafontaine **Int.** Melvil Poupaud, Suzanne Clément, Nathalie Baye, Monia Chokri **Dist.** Alliance Vivafilm